

Cindy TRIAIRE

Demain, je déploierai mes ailes

Demain, je déploierai mes ailes

Cindy TRIAIRE

Retrouvez toute l'actualité de l'auteure sur



www.tremlincarriere.com

Texte Intégral

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

ISBN 979-10-96213-03-0

CINDY TRIAIRE

Cheffe d'entreprise, Cindy TRIAIRE est depuis 2013 à la tête du cabinet conseil Tremplin Carrière.

Elle intervient sur la base d'axes aussi transverses et complémentaires que la formation en communication managériale, la reconversion professionnelle et le développement personnel.

Chroniqueuse radio, elle poste en outre chaque semaine des vidéos conseils et extraits audio qui ont pour principe d'accompagner la Réussite.

En 2016, elle publie son premier ouvrage « Audace, Enthousiasme et Persévérance : Les Clefs de la Réussite ! », puis rédige en 2018 un second livre intitulé « La Nouvelle Vision du Succès : Comment décider de sa Réussite ? ».

Passionnée par les mots, Cindy offre à ses lecteurs, fin 2019, de la découvrir sous une nouvelle facette, celle de romancière. Elle présente alors « Et j'ai donné son nom à une étoile : Tout perdre et se reconstruire », préfacé par Philippe Croizon, Athlète quadri-amputé, Auteur, Conférencier & Chroniqueur pour France 5, avant de reprendre la plume avec le présent roman : « Demain, je déploierai mes ailes ».

A Sandrine, Corinne et Karine, qui en dépit d'expériences de vie dont on ne devrait jamais avoir à prononcer les mots, ont su relever la tête et déplacer des montagnes ;

A vous toutes et tous, dont l'histoire est à la fois belle, unique et poignante.

Avec toute mon affection,

Cindy

« Moi, je rêve de l'impossible et je dis pourquoi pas ».

Georges Bernard Shaw

Préface

Je m'appelle Mélanie. J'ai vingt ans. Dès ma naissance, le 8 juin de l'année 2000, j'ai décidé de montrer le bout de mon nez avec quatre mois d'avance. Cette naissance prématurée a été à l'origine d'un handicap moteur que l'on nomme paralysie cérébrale. A l'âge où les enfants apprennent à marcher, l'on a découvert et compris, pourquoi, mon joli body et moi, nous refusions d'abandonner la posture du quatre pattes.

Au-delà du choc psychologique que cela a représenté pour mes parents d'apprendre que leur fille vivrait sa vie durant sur un fauteuil roulant, tous les deux ont œuvré, à leur manière, pour que je puisse vivre le plus normalement possible.

Mon père, lui, a employé la manière douce : il y avait beaucoup d'amour et d'affection entre nous. A mes yeux, il remplissait tous les rôles : celui de papa, de confident, de grand frère et de meilleur ami.

Ces instants de joie et de complicité une fois rendus dans son camping-car, où l'on pouvait parler des nuits entières à la belle étoile, ont malheureusement été de courte durée. Il s'est éteint en 2010. J'avais seulement neuf

ans. Inutile de vous décrire ma souffrance, le vide créé par son absence et le long chemin de deuil que j'ai dû réaliser en suivant.

Mes parents étant divorcés, je vivais le plus souvent chez ma maman. Tenant à ce que je réussisse et que je ne me laisse jamais aller, ses exigences envers moi furent, en revanche, beaucoup plus grandes. Notre relation, à cette époque de ma vie, fut ainsi très tendue.

Aussi, pour qu'elle éprouve de la fierté à mon égard, j'ai tout fait pour réussir. Qu'il soit question de scolarité - je suis actuellement en troisième année de Faculté - ou de sport - j'ai travaillé dur pour présenter le niveau requis pour une participation active aux championnats de France d'athlétisme handisport l'année passée -, j'ai toujours tenté de donner le meilleur de moi-même.

Mais, lorsque la vie, à quinze puis dix-sept ans, m'a enlevé mon frère de cœur - Gaby - et l'un de mes meilleurs amis - Orlando -, tous deux décédés de formes virulentes de myopathies, j'ai eu beaucoup de mal à m'en remettre.

Si mon parcours semble semé d'embûches, je suis malgré tout fière et reconnaissante d'avoir pu obtenir, il y a un an de cela, mon

premier appartement après quatre ans de prise en charge en institut afin de bénéficier d'un suivi rééducatif adapté.

Une grande victoire que je savoure pleinement, car je bénéficie désormais, en dépit de mon fauteuil roulant, d'une parfaite autonomie et indépendance !

A l'image des trois héroïnes de ce très beau roman, j'espère trouver la force de prendre un jour la parole pour porter haut le message des jeunes gens dont la vie, tout comme moi, a été chamboulée par de douloureux aléas.

Découvrir ce roman et être invitée à prendre la plume pour en écrire la préface, est ainsi un cadeau et une chance que je n'aurais jamais crus possible. Cela m'offre d'attester que le parcours unique, émouvant et remarquablement courageux de ces jeunes femmes est non seulement touchant mais hautement inspirant. Elles nous rappellent avec brio, que coûte que coûte, il convient de tracer son chemin, de relever la tête et de foncer !

Merci Cindy, car grâce à ce livre, je crois plus que jamais que tout est possible et que chaque rêve est réalisable... aussi fou soit-il !

Mélanie REBREGET

Chapitre 1

Elle venait d'avoir quatorze ans. Une journée d'anniversaire qui aurait pu être belle, qui, pour toute jeune fille de son âge, aurait dû l'être.

Il avait pourtant mis les formes. Tôt le matin, il avait quitté la maison et s'en était allé acheter un royal au chocolat et avait pris soin de planter en son centre une jolie bougie rose et blanche.

Il avait même, à l'heure du dessert, poussé la chansonnette en posant le gâteau au centre de la table.

Les yeux de la jeune fille auraient dû briller, ses jolies dents se dévoiler, mais c'est son corps tout entier qui en cet instant s'était figé. Elle connaissait la musique, redoutait la partition.

Une fois la dernière note achevée, il lui demanderait de souffler et sans un mot, elle s'exécuterait.

La voix grave et rauque de l'homme la fit sursauter :

- Souffle ! Qu'est-ce que tu attends ?
Souffle !

Alors, à la hâte, elle souffla. La flamme vacilla, doucement d'abord, puis, fragile, s'éteignit.

- Pourquoi tu souris pas ? Souris, j'ai dit !

Répondant à l'appel de l'instinct, la jeune fille esquissa un sourire crispé. Trop tard pour les faux semblants. La main de l'homme venait de s'écraser sur sa joue la projetant hors de sa chaise, sa tête venant heurter la porte froide du réfrigérateur.

- Je t'avais prévenue. Lève-toi.

Il ne servait à rien de pleurer. Sous ce toit, les larmes n'étaient pas admises. Elle connaissait les règles qui régissaient les lieux. Sonnée, elle l'entendit gronder :

- Lève-toi et va te préparer. Fais-toi belle. Papa va t'offrir son cadeau !

Elle voulait hurler qu'il n'était pas son père, lui cracher au visage, piétiner son corps trop grand, trop lourd, trop gras et lui vomir cette haine sans nom qu'elle lui vouait depuis ce sombre après-midi de Mars où il l'avait arrachée à ses parents.

Mais titubante, la peur au ventre, la jeune fille se leva de table et regagna le sous-sol en direction du placard qui lui servait de salle de bain. Tandis qu'elle se déshabillait, elle l'entendit menacer :

- Et, te trompes pas, je te veux en blanc !

Chaque dimanche et en toute occasion communément festive, elle devait enfile la chemise de nuit en lin qu'il lui avait offerte trois ans plus tôt et qui lui donnait, selon ses propres termes, l'air d'une jeune vierge effarouchée.

Ses longs cheveux, presque noirs, sa peau pâle, presque fantomatique en l'absence de soleil, son corps frêle, tout cela l'excitait. Plus elle lui semblait fragile, et plus il se sentait fort. A chaque fois, c'étaient les mêmes gestes, les mêmes rituels, la même finalité.

Lorsqu'il rentrait dans sa chambre, il exigeait d'elle qu'elle soit déjà sur le lit, étendue, les jambes serrées, les mains jointes et repliées sur sa poitrine. Il disait alors qu'elle était belle et qu'elle méritait qu'on lui donne de l'amour.

Aussi, une fois en approche et avec une feinte conviction, elle devait répondre :

- Oui papa.

Alors, dans un état second, il se jetait sur elle, la giflait, hurlant qu'une jeune fille de bonne famille ne pouvait s'exprimer en de telles manières.

Afin de la punir, il lui ôtait ainsi sa chemise de nuit et s'en venait la posséder sans autre préambule, déchirant toujours davantage son menu corps et ses rêves d'enfants.

Mais lorsqu'elle le vit entrer dans la chambre, ce soir-là, son seuil de tolérance vola en éclats. Des semaines qu'elle s'imaginait mettre à exécution le plan si bien rodé qu'elle se répétait chaque soir ; depuis ce jour, où, totalement saoul, il était entré dans sa chambre, un couteau de chasse à la main, pour exiger qu'elle se soumette à lui.

Le sang de l'adolescente n'avait fait qu'un tour. Elle avait vu sa vie défiler, convaincue que son calvaire allait prendre fin, au cœur même de cette cave puante qui lui servait tout à la fois de chambre et de prison.

Mais l'homme, contre toute attente, s'était

écroulé sur le lit, incapable de la toucher. Encore sous le choc, elle s'était assise à même le sol et avait regardé, durant de longues minutes, le couteau qu'il avait laissé choir sous le lit.

Tandis qu'elle se demandait encore si elle trouverait la force de s'en saisir, il s'était finalement levé, le crâne tambourinant, lui lançant un simple :

- Je vais pisser, tiens-toi tranquille, je reviens.

Mais à son immense soulagement, ce soir-là, il n'était pas revenu.

Elle était ainsi restée à même le sol, recroquevillée sur elle-même, fixant la longue lame, jusqu'à ce qu'elle trouve le courage de s'en emparer et de la glisser entre le matelas et le rebord en bois de son petit lit une place.

A nouveau, la voix de l'homme venait de raisonner et la jeune fille sursauta, revenant ainsi à la réalité de cette triste journée d'anniversaire :

- Es-tu prête ma princesse ? J'arrive !

Comme à l'accoutumée, elle l'entendit descendre les escaliers d'un pas lourd et le

vit ouvrir la porte. Tout en la regardant avec un désir bestial, il défit machinalement sa ceinture.

- On dirait une Sainte, que tu es belle ! N'as-tu pas envie d'un peu d'amour ? Allez ma fille, laisse-moi m'occuper de toi.

Dans un souffle à peine perceptible, l'enfant, au désespoir, baissa les yeux et répondit d'une voix tout juste audible :

- Oui papa.

Les dés étaient jetés. Il fit claquer sa ceinture sur la cuisse droite de la jeune fille avant de la brandir à nouveau à hauteur de poitrine. Puis, il s'approcha plus encore du corps de la jeune femme tout en laissant tomber au sol son pantalon. Elle sentit alors ses mains tenter de lui retirer sa robe blanche et le corps puissant de l'homme écraser son estomac.

C'est le moment qu'elle choisit pour frapper. De toute ses forces, avec la rage trop longtemps contenue d'un animal qu'on accule. Elle tâtonna en vue d'attraper le couteau caché, s'en saisit et planta par trois fois la lame d'acier dans le cou de l'homme, qui, les yeux écarquillés par la surprise, relâcha de douleur son étreinte. Horrifiée par la nature de son geste, elle laissa l'arme

s'écraser sur le sol dans un tintement sourd. Puis, à l'image d'une scène d'épouvante, elle vit le sang gicler en tous sens tandis qu'il tentait de colmater les plaies à l'aide de ses grosses mains calleuses.

- Sale péta... furent ses derniers mots.

Pris de convulsion, il ne put terminer sa phrase, roula sur le côté du lit, et dans un mélange de haine et d'incompréhension, sentit la vie lui échapper.

Ses mains ne cessèrent de trembler que bien des heures plus tard, lorsqu'à bout de forces, elle se laissa tomber au pied d'un vieil arbre centenaire.

En quittant la maison, elle avait découvert, désorientée, qu'elle se trouvait au sein d'une forêt. Les battements de son cœur étaient si forts et si rapides, sa respiration si saccadée, qu'elle crut mourir d'angoisse. Mais sa peur de rester aux côtés d'un cadavre ou d'un possible fantôme venu la hanter, lui offrit l'énergie de courir aussi vite qu'elle le pourrait, aussi longtemps que ses jambes sauraient la porter.

Dans son affolement, elle ne sentit ni les ronces, ni les racines, pas même les cailloux, blesser, heurter, entailler ses jambes et ses pieds restés nus. Où que son regard se fut porté, personne pour la sauver. Autour d'elle, ni route, ni chemin. Seule, de part et d'autre, une immensité désespérante de solitude.

Lorsque de fatigue, son corps céda, elle se replia sur elle-même en position fœtale. Elle vit alors le soleil se coucher à l'horizon et l'ombre gagner du terrain.

D'abord stoïque, elle poussa un hurlement aigu lorsqu'une ombre en mouvement se profila tout près d'elle.

Sa peur fut telle, que la jeune fille par trop éprouvée, en perdit l'esprit.

Elle revit alors sa maman, si grande, si belle, si élancée, ses longs cheveux noirs ondulés, son rouge à lèvres brillant et ses grosses lunettes colorées qui habillaient harmonieusement ses traits. Tout à côté, elle vit se dessiner l'image de son père, la peau hâlée, les épaules et les jambes musclées. Elle plongea dans son regard bienveillant et y puisa un regain d'énergie insoupçonné.

- Debout ma fille, debout ! Debout !

l'entendit-elle répéter.

Elle se laissa porter quelques instants par son parfum musqué et une petite voix lui intima de se réveiller.

Mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, la forêt n'était plus. Elle esquissa un mouvement de recul et poussa un nouveau cri strident. L'homme à la chemise à carreaux et à la barbe hirsute penché sur elle, la rendit soudainement sauvage et imprévisible.

Elle se mit alors à frapper de toutes ses forces sur l'inconnu qui encaissa les coups, plus dérouté que blessé. Ses poings tapaient avec une violence non contenue. Elle le sentit reculer, esquiver puis revenir à la charge et parvenir enfin à lui saisir les poignets avec fermeté. Alors, elle révisa ses options et entreprit de mordre, cherchant à approcher ses dents des phalanges qui la tenaient prisonnière.

- Du calme jeune fille, je t'en prie, du calme. Tout va bien. Je ne te veux aucun mal. Je m'appelle Rodolphe.

Mais l'adolescente ne pouvait baisser la garde. Jamais, jamais plus on ne la toucherait.

Aussi, la pression sur ses mains se fit plus

forte, plus désordonnée.

- Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! ordonna-t-elle.

- Je vais te lâcher, c'est promis. Je suis bûcheron. Je t'ai trouvée au pied d'un arbre. Je croyais que tu dormais. Lorsque je t'ai vue couverte de sang, j'ai eu peur pour toi. Je te croyais blessée. Je t'ai portée jusqu'ici pour te soigner. N'aie pas peur.

Tout à son angoisse, la jeune fille ne tint qu'à moitié compte du propos de son interlocuteur et réitéra d'un ton menaçant :

- Lâchez ...

Mais elle n'eut pas le besoin d'insister plus encore.

- N'aie pas peur. Regarde ! Je ne te veux aucun mal.

Alliant le geste à la parole, l'inconnu montra ses deux mains en guise de bonne foi et s'éloigna du lit avant de revenir avec douceur, une chaise à la main, qu'il reposa au sol, à distance raisonnable de la jeune fille.

- Tu as une force remarquable ! Je suis désolé de t'avoir fait peur. Tu avais de la fièvre et j'espérais qu'un chiffon humide

posé sur ton front pourrait te soulager.

L'homme avait dit cela sans agressivité, avec calme et prévenance. Cette tonalité, si différente de celle dont elle était familière, la tranquillisa un peu.

- Je ... je ne voulais pas vous blesser.

- Ne t'inquiète pas ! Cela fera une belle histoire à raconter à mes petits-enfants ! Un vieux bûcheron corrigé par une jeune fille des bois ! Incroyable !

Toujours sur la défensive, elle lui offrit un imperceptible sourire et bredouilla :

- Je m'appelle Romane.

- Enchanté ! Bienvenue dans mon humble demeure Romane.

L'adolescente ne put s'empêcher de regarder autour d'elle et comprit qu'elle se trouvait dans une cabane en bois où seuls une cheminée, un lit, une table, un évier, un buffet et quatre chaises occupaient l'espace. En levant les yeux, elle vit suspendu, au niveau de l'évier, deux énormes saucissons aux côtés desquels se balançait un immense jambon partiellement entamé.

Tout à coup, elle sentit son estomac s'éveiller. Rodolphe s'en aperçut et proposa avec entrain :

- As-tu faim ? Je peux, si tu le souhaites, te préparer un petit encas !

Romane acquiesça d'un vif mouvement de tête, repoussa les couvertures et sortit du lit. Mais tandis qu'elle regagnait la table, elle croisa son reflet dans un vieux miroir posé sur la commode et ce qu'elle vit lui fit perdre tout élan.

Son visage, son cou, ses mains, ses avant-bras, sa poitrine, son corps tout entier étaient recouverts de sang séché. Sa robe blanche, en lambeaux, laissait apparaître une poitrine à demi dénudée. Instantanément, elle croisa ses bras pour mieux la protéger mais ne put détacher son regard des cheveux en bataille qui encadraient sa figure. Des feuilles par endroit, de la terre à d'autres, et partout, partout, du sang noirâtre coagulé.

Rodolphe lut dans les yeux de l'enfant une douleur innommable qui lui serra le cœur. Ne sachant comment faire pour ne pas l'effrayer plus encore, il proposa d'un ton léger :

- Que dirais-tu d'une douche pour te

réchauffer ? Il fait un peu froid à cette heure de la nuit. Comme cela, tu pourras te débarbouiller, et moi, j'aurai le temps de te préparer une assiette dont tu me diras des nouvelles !

La jeune fille hésita d'abord, avant d'acquiescer d'un timide signe de tête.

- Tiens, voici une serviette ! ajouta-t-il. Un peu rugueuse, mais toute propre ! La salle de bain se trouve derrière cette porte. Elle est petite mais fonctionnelle, tu verras ! Oh, et j'allais oublier !

L'homme marqua un léger temps d'arrêt. Romane le vit ainsi fouiller dans l'un des tiroirs de la commode avant de proposer :

- Peut-être que ceci pourrait faire office de chemise de nuit ?

Rodolphe tendit alors doucement le bras vers Romane qui attrapa au vol ce qui semblait être un tee-shirt, avant de reculer à nouveau, sur la défensive. Puis, elle ouvrit la porte, la referma précipitamment et se déshabilla. Son corps se mit alors à trembler et des larmes trop longtemps contenues s'échappèrent de ses jolis yeux noisette.

Elle pleura aussi longtemps que l'eau de la douche fut tiède. Puis, devenue trop froide,

elle se sécha et enfila le polo de son hôte avant de déverrouiller la porte.

- Je suis désolée d'avoir été aussi longue.

- Il n'y a pas de mal ! Regarde ce que je t'ai préparé !

Romane saliva :

- Ça a l'air bon !

La jeune fille mangea avec un tel appétit qu'il surprit le bûcheron. Puis, une fois repue, il lui offrit de regagner le lit en lui assurant qu'il prendrait soin de rester, quant à lui, à la cuisine. A l'évocation du seul mot 'lit', Romane, plus que jamais sur le qui-vive, refusa la proposition indiquant son souhait de rester éveillée.

Rodolphe se garda bien d'insister et attendit patiemment qu'elle se résigne, bientôt épuisée, à s'approcher de la couche. Il la vit prendre, sans doute par précaution, le soin de border les draps et de les remonter très haut sur son visage, priant certainement en son for intérieur, qu'il honore sa parole.

- Bonne nuit Romane.

- Bonne nuit, répondit-elle dans un souffle, une boule au creux du ventre.

L'homme éteignit la lumière et garda pour lui la question qui lui brûlait les lèvres : Qu'était-il donc arrivé à cette enfant ?

En se réveillant, le lendemain matin, Rodolphe massa son cou douloureux. Dormir sur une chaise et un recoin de table ne s'était pas révélé une riche idée. Mais en regardant la jeune fille se reposer, le visage moins crispé que la veille, il en oublia sa contrariété.

Sans bruit, il gagna le coin cuisine, ouvrit le placard et en sorti une grosse miche de pain. Il en coupa dans la longueur deux tranches bien épaisses, les beurra et ajouta une couche non négligeable de confiture. Puis, il fit chauffer de l'eau dans une vieille casserole de cuivre, et versa le liquide encore fumant dans une tasse usée par le temps avant d'y plonger un sachet de thé. N'ayant pas de plateau, il sortit une assiette du placard et en fit office de support.

La veille, en se couchant, il s'était promis que quoi qu'il ait pu arriver à cette gosse, elle ne mourrait pas de faim sous son toit. Aussi, en s'approchant avec précaution afin

d'éviter une nouvelle salve de coups, il chuchota :

- Romane ? Bonjour ! Il est l'heure de se réveiller !

La jeune fille émit un son enroué qui lui suggéra qu'elle avait entendu. Elle s'étira doucement tout en clignant plusieurs fois des yeux avant de parvenir enfin à les ouvrir complètement. Elle bailla. Déboussolée, elle jeta un vif coup d'œil sur son environnement, les sens en alerte.

- Est-ce que je peux m'approcher de toi sans prendre le risque d'un possible œil au beurre noir ?

Romane vit le bûcheron tout sourire, une assiette à la main, et comprit qu'il lui apportait son petit-déjeuner. Cette attention la toucha et elle hocha doucement la tête.

Tandis que la jeune femme se redressait, Rodolphe lui tendit le plateau improvisé.

- As-tu bien dormi ?

- Oui, je crois.

- J'en suis heureux. Romane, je suis désolé si je te parais un peu abrupt, mais je voudrais

comprendre. Il est probable que tu manques à des gens et je ne voudrais pas te garder ici sans te donner une chance de retrouver ceux que tu aimes. Accepterais-tu de me parler un peu ?

A ces mots, la jeune femme se rembrunit. Aussitôt, son visage se ferma et ses poings se crispèrent sur la tasse.

- Non ... oui ... je ne sais pas.

L'homme la vit se recroqueviller sur elle-même.

- Prends tout ton temps. Tu peux commencer, une information après l'autre, comme tu le sens. Peu importe si c'est brouillon.

Romane, tristement coutumière des ordres à exécuter, prit sur elle de se concentrer, cherchant comment être la plus concise. Puis, elle plongea ses yeux dans les siens, inspira profondément et énonça un simple et brutal :

- Hier, c'était mon anniversaire. J'ai eu quatorze ans, et j'ai tué un homme.

Le bûcheron déglutit.

- Je t'en prie Romane, continue.

Que voulait-il savoir de plus ? Que pouvait-elle dire ? Que devait-elle taire ? Il lui fallut quelques secondes avant qu'elle ne trouve la force de préciser, la voix éteinte :

- J'avais onze ans lorsque tout a commencé. J'étais au supermarché avec ma mère et on faisait les courses. Je m'ennuyais à mourir. Il y avait beaucoup de monde, j'étouffais et je n'avais qu'une seule envie : rentrer à la maison. Je traînais des pieds et j'agaçais maman. Plus elle me demandait de presser le pas et plus je cherchais à la ralentir.

Romane marqua une pause, semblant manquer d'oxygène. Le poids de la culpabilité paraissait l'empêcher de respirer.

Rodolphe conserva le silence et attendit que son hôte reprenne le fil de son propos.

- Dans un rayon, j'ai vu le coffret de mon film préféré qui passait en boucle à la télé. J'ai eu envie de le voir de plus près. Je me suis faite plus discrète et sans que maman ne s'en aperçoive, j'ai tourné les talons. Je me suis faufilée parmi la foule pour y retourner. C'est là qu'un homme avec une étrange casquette de sport est venu vers moi. Il avait l'air gentil et un peu perdu. Il m'a demandé si j'accepterais de l'aider à trouver un cadeau d'anniversaire pour sa fille qui avait le même âge que moi. Il m'a

dit qu'elle adorait les histoires fantastiques et je l'ai donc suivi jusqu'au rayon des livres, tout près de la sortie.

Romane, visiblement happée par la puissance du souvenir, pinça les lèvres et secoua la tête, les yeux empreints d'une sourde colère.

- Je lui ai montré ce que je pensais être le mieux, fière de me sentir utile. Il était très content ! Pour me remercier, il a fouillé dans l'une de ses poches et m'a tendu un bonbon en me disant que c'était pour moi. Sans me poser de question, je l'ai croqué et quelques instants plus tard, j'ai senti mes jambes se dérober. J'ai eu peur. Puis, je l'ai senti m'attraper par les épaules, comme pour me soutenir. J'ai compris que tout ça n'était pas normal. J'ai essayé de crier mais je ne pouvais pas. Tout juste si j'arrivais encore à cligner des yeux.

Rodolphe, gagné par un étrange pressentiment, vit le regard de l'adolescente se charger de mépris.

- Il a reposé le livre que je lui avais tendu, et sans un mot, nous avons regagné la sortie sans achat. Au moment de passer le portique, je l'ai entendu me parler avec douceur. J'ai trouvé la force de lever les yeux vers lui pour tenter de comprendre ce

qui se passait, et j'ai saisi toute l'horreur de son jeu d'acteur. Il répétait, à qui voulait l'entendre, des 'Ça va aller, papa est là. On sort. Tu pourras mieux respirer, ça va aller'. Et sans que ça n'inquiète qui que ce soit, nous avons rejoint le parking. J'ai tout juste eu le temps de voir une portière s'ouvrir et je me suis endormie. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais dans une pièce sombre, étendue dans un lit. Paniquée, j'ai hurlé pour qu'on m'entende, mais personne ne répondait. Puis, il est apparu dans l'embrasure de la porte. Son visage n'était plus le même. Son regard glacial m'a terrifiée. Il m'a demandé d'arrêter de pleurer mais je ne pouvais pas, c'était plus fort que moi. Alors, il s'est approché et m'a giflée si violemment que j'en ai perdu l'équilibre et suis tombée du lit, tête la première. Puis, le doigt menaçant, il a dit :

- Ici, ma petite, tu vas très vite comprendre qui c'est qui commande ! Ouvre grand tes oreilles et répète après moi : je ne pleure jamais, j'obéis toujours !

Docile, ne sachant que faire, j'ai répété autant de fois que nécessaire. Et puis, ça a commencé. Ça a vraiment commencé ...

Le bûcheron vit la jeune fille fermer les yeux, plisser douloureusement le front et serrer les poings avec force avant de

poursuivre :

- Il m'a d'abord privée de nourriture. Juste un peu d'eau le matin et du pain et du fromage le soir. Des fois, il venait déguster son plat devant moi, juste pour me narguer. Ça le faisait beaucoup rire. Moi, à l'intérieur, je pleurais.

Romane marqua un nouvel arrêt, chaque mot prononcé ravivant l'horreur du passé. Rodolphe, contrit, sentait à chaque instant le cœur de l'enfant sur le point d'implorer.

Mais le dimanche, j'avais droit à un festin. Après avoir pris soin de fermer les volets et de verrouiller les portes de la cuisine, il m'invitait à sa table et me resservait autant de fois que je le demandais. Mais le prix à payer en suivant était si grand qu'il me coupait systématiquement l'appétit. Une fois le dessert terminé, il me disait toujours :

- Va te préparer !

La première fois qu'il m'a dit ça, je n'ai pas compris. Je ne savais pas !

Bouleversée par ce souvenir, la jeune fille, les mains tremblantes, renversa malencontreusement son assiette sur l'oreiller.

- Pardon, je suis désolée, je ne voulais pas ! s'écria-t-elle, paniquée.

Elle leva alors simultanément ses bras au niveau du visage, prête à se protéger des coups qui ne tarderaient pas à pleuvoir.

Le bûcheron, touché par sa détresse, profondément ému, s'exclama avec douceur :

- Romane, tout va bien. Je ne te ferai aucun mal. Ne t'inquiète pas pour cette assiette. Ce n'est pas grave !

Mais l'adolescente, par réflexe sans doute, se hâta de ramasser la nourriture étalée sur les draps.

Rodolphe, désesparé, posa sa main sur l'avant-bras de la jeune victime pour l'inviter à laisser les choses en l'état. Mais ce simple contact épouvanta plus encore l'enfant. L'homme regretta immédiatement son geste et retira sa main au plus vite. Mais il était trop tard, le mal était fait. Romane semblait totalement perdue, ne sachant comment canaliser son stress.

Il fallut attendre de longues minutes avant qu'elle ne recouvre un peu le contrôle de ses émotions et qu'elle puisse reprendre le fil de son histoire.

- Aller se préparer, ça voulait dire enfiler une robe blanche ; cette même robe blanche avec laquelle vous m'avez récupérée hier soir. Mais ça, je ne veux pas vous raconter. Je ne peux pas, ça fait trop mal.

La voix écorchée, Romane, rattrapée par l'angoisse, éclata en sanglots.

Affecté par la souffrance de l'enfant, l'homme au grand cœur murmura :

- Romane, pardon de t'avoir fait parler. Regarde-moi, nous allons retrouver tes parents. Je t'en fais la promesse.

